

que celles, par exemple, de M. P. Duhem sur l'histoire des sciences et sur les méthodes scientifiques. Aussi rappellerai-je particulièrement qu'après avoir publié dans *la Revue de philosophie* les différents développements de son remarquable ouvrage sur *la Théorie physique, son objet et sa structure*, M. Duhem vient de faire paraître, dans le même recueil, une suite d'articles sur *le Mouvement absolu et le mouvement relatif*. Les derniers numéros de *la Revue de Philosophie* contiennent en outre et notamment, sans oublier une part importante de notes, d'analyses, de discussions et de comptes-rendus, des études de M. Cuhe sur *le Monisme*, de M. Billia sur *l'Idéalisme*, de M. Moisant sur *le Problème du Mal*, un essai de synthèse philosophique de M. Warretin, enfin, dans le dernier numéro, le commencement d'une étude sur *l'Organisation de la Mémoire* de M. Peillaube et un article de M. Meunier consacré à l'œuvre de M. Vaschide, mort tout récemment en pleine jeunesse et déjà en pleine maturité de son talent.

MEMENTO. — L'auteur des *Limites de la Philosophie*, M. O. Merteu, publie chez Ad. Wesmael-Charlier à Namur trois discours prononcés pendant trois années consécutives à l'occasion de l'ouverture des cours de l'Université de Liège. Réunis en une brochure de 120 pages, ces trois discours, qui s'enchaînent, forment un exposé rapide et substantiel qui justifie de façon intéressante le titre de l'ouvrage : *l'Etat présent de la philosophie*. — Une brochure publiée au siège de la *Société positiviste internationale* relate les discours prononcés à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort d'Auguste Comte par M. le Dr Delbet et par M. Grimanelli et donne aussi le texte d'un poème de M. Jean Canora, *l'Humanité triomphante*, qui fut déclamé à la salle de la Société d'horticulture accompagné d'extraits des symphonies de Beethoven. — A signaler encore chez Sansot, Petite collection « scripta brevia », de M. Anatole Willox, *Discordances*, un recueil de réflexions sur la Destinée et sur le Monde, vivifié et rénové par une sensibilité et une curiosité métaphysiques renseignées aux sources les plus récentes de la science contemporaine — et de M. José Hennebicq un élégant petit opuscule, *l'Art et l'idéal*, dans lequel l'auteur tente de fixer entre les œuvres d'art une hiérarchie traditionnelle ; enfin, chez Leymarie, de M. F. Barmold, *la Religion du vrai* avec ce sous-titre *Credo philosophique*, livre doctrinal où la foi en la Raison engendre des conclusions au regard desquelles le dogme philosophique ne diffère pas sensiblement du dogme religieux combattu par l'auteur.

JULES DE GAULTIER.

PSYCHOLOGIE

Albert Bazaillas : *Musique et Inconscience*, in-8°, F. Alcan, 5 fr. — V. Cornetz : *Un des aspects de l'illusion du joueur d'échecs*, in-16, Numa Preti, Paris, 1 fr. — Memento.

A la place des fourreaux d'étoffe sombre qu'ils préconisaient naguère, les grands couturiers imposent les jupes plus évasées, les cor-

sages débordant sur les manches au point de se confondre presque avec elles, en même temps que les broderies aux couleurs vives, le brouillard des dentelles, troué çà et là de lumières métalliques, dissimulent les lignes, auparavant soigneusement dessinées, sobrement vêtues.

Cette mode féminine, qui fait succéder l'imprécision à la netteté, le brillant et le vague au simple et au défini, semble avoir trouvé son équivalent dans un domaine moins frivole. Les innombrables travaux de laboratoire, les enquêtes, les graphiques, les courbes, les moyennes, qui menaçaient de transformer les ouvrages de psychologie en traités de mensuration, d'électro-technique ou de statistique, toute cette mathématique des faits, ces étalages de physique, de chimie, par quoi s'exagérait — parfois jusqu'au ridicule — la mode précédente, ont disparu presque entièrement. En manière de réaction, sans doute, les nouveaux essais se plaisent surtout au symbolisme des idées, flirtent avec la sociologie, sans dédaigner la morale, et se préoccupent plus d'emprunter quelque poésie à l'irréel de la métaphysique, que de cultiver prosaïquement l'observation des faits. C'est ainsi que M. Bazaillas, convaincu de « l'importance croissante du pragmatisme », a composé **Musique et Inconscience**, dans cet esprit moderne, renouvelé de l'éclectisme de Cousin (la mode actuelle rappelle un peu celle du milieu du dernier siècle).

Une élégante dissertation sur la signification philosophique de la musique, d'après Schopenhauer, constitue la première partie du volume. Elle nous amène, par d'ingénieux détours, de la fameuse théorie métaphysique de Schopenhauer sur la musique, à la psychologie de l'inconscient. La musique ne sert plus ici d'interprète au nou-mène, comme chez Schopenhauer; elle nous conduit au plus profond de la vie affective qu'est l'inconscient, selon M. Bazaillas, qui le présente comme un « dynamisme affectif », une sorte de tourbillon de « sentiments en mouvement ». Voici comment l'auteur s'exprime au sujet de ce rôle d'intermédiaire que jouerait selon lui la musique, truchement de l'inconscient :

L'expérience musicale met aux prises la sensibilité émotive donnée comme une possibilité indéfinie de jouissance ou de peine, avec les facultés imaginatives et contemplatives de notre esprit; l'ébranlement affectif qu'elle provoque se prête docilement en elle à la traduction instantanée que la pensée nous en présente : mais elle serait extrêmement réduite sans cette intervention des centres réfléchis et sans le travail spontané qu'effectue à son propos, en chacun de nous, ce traducteur subtil de l'émotion et de la subjectivité.

L'art musical serait ainsi « un art de l'inconscient ». Ce qu'entend par inconscient M. Bazaillas, nous l'avons indiqué déjà. Il nous faut toutefois insister encore, car, par ce terme, l'auteur ne désigne point

une non-conscience, mais au contraire, « une conscience primitive ou naissante » ; et, ailleurs : « l'inconscient reste toujours une conscience affective à l'état libre détachée de tout schéma moteur ». Qu'est-ce que cet inconscient, à la fois « dynamisme affectif » et « conscience affective...détachée de tout schéma moteur » ? M. Bazaillas nous l'apprend en ces termes :

...L'inconscient nous montre une activité affective incapable de réaction... caractérisée par l'absence de règles et de liens de subordination... impuissante à poursuivre un plan d'action déterminé ; elle se refuse à toute adaptation pratique, à tout ajustement habile et voulu...

L'inconscient perd toute personnalité et toute individualité. Il est absolument servile : il travaille sans aucune matière directrice ; il n'a aucune loi morale, aucune loi du tout... L'inconscient n'a pas de volonté ; il est ballotté çà et là par toutes les suggestions qui surviennent...

On le voit, M. Bazaillas a modelé son *inconscient* à l'image de ce que nous offre la *conscience*, dans le rêve, par exemple. Il l'avoue du reste. Mais dans ce cas, où *conscience* s'identifie avec *inconscient*, où les deux mots ne correspondent plus à deux réalités différentes, que devient cette loi élémentaire de tout raisonnement qui exige que deux choses ne puissent occuper un même point de l'espace à la fois, fût-ce dans un dictionnaire ? Ne serait-on pas autorisé, par la logique même, à n'accorder au mot *inconscient* que le seul sens de *non-conscient* ? Or si, par l'exemple de l'arc réflexe, nous pouvons doter sans invraisemblance l'inconscient d'un contenu moteur, si l'expérience banale du mot, vainement cherché, qui s'offre soudain à la conscience, nous permet d'aller plus loin encore et de parler d'opérations intellectuelles inconscientes, rien n'est plus incompatible en apparence — et peut-être en réalité — avec la notion de non-conscience qu'un attribut affectif. Que signifient, en vérité, une douleur non-douloureuse, un plaisir non-agréable, un sentiment non-senti ? Ceci devient de l'algèbre métaphysique, au même titre qu'un inconscient-conscience. A conserver aux mots leur sens logique et psychologique, nous sommes amenés à remarquer que l'inconscient, au rebours de la conception de M. Bazaillas, loin d'être caractérisé par l'absence de règles et de liens de subordination... etc. », se compose de nos seules acquisitions solidement organisées, et se distinguerait plutôt par l'abondance de « règles et de liens de subordination », par sa persistance à « poursuivre un plan d'action déterminé », sa facilité à accepter « toute adaptation pratique, tout ajustement voulu »... etc. N'est-ce pas en effet l'inconscient qui nous dirige dans la rue au milieu des obstacles, meut les doigts du pianiste, le corps de l'acrobate, enchaîne les périodes de l'orateur, dans l'improvisation, exerce son activité dans les séries les plus multiples et les moins absurdes d'actes, toujours coordonnés et conduisant à

des buts que la conscience ne perçoit qu'après qu'ils sont atteints? La conscience n'intervient, la plupart du temps, que pour déranger un ordre trop bien établi, se dépensant en un luxe inutile, parfois dangereux, toujours incohérent, de mouvements affolés, soit à la vue d'un autobus que l'inconscient eût évité, soit devant un passage difficile où immédiatement le quatrième doigt du pianiste s'immobilise, puis accroche, soit au cours d'une conférence quand les « heu... heu... » bien connus interrompent la phrase commencée sans heurt par l'inconscient.

Qu'il nous soit permis, à ce propos, de remarquer qu'il serait peut-être temps d'en finir avec ces conceptions hybrides de « conscience polygonale... conscience inférieure... » appliquées à l'inconscient, filles timides d'une même suggestive influence, celle d'un passé très proche où l'intelligence humaines'ornait encore des prestigieux reflets de l'intelligence divine ; et qu'il y aurait plutôt lieu de considérer, sans paradoxe, l'inconscient, servi par de multiples adaptations fonctionnelles, qui ne furent conscientes que tant qu'elles demeurèrent imparfaites, comme un élément stable, fort ancien, conservateur, organisant des synthèses, les unes, les plus vieilles, presque indestructibles, devenues des instincts que la conscience respecte, les autres, les plus récentes, que la conscience, élément mobile très jeune et révolutionnaire, disperse, déterminant ainsi de nouvelles orientations, prêtes à être stabilisées par l'inconscient. Sans l'inconscient, toute activité mentale serait chaos, recommencement perpétuel, de même que, sans le conscient, la perfection même de l'activité mentale inconsciente instaurerait le règne de l'automatisme.

Et peut-être, ici encore, cédon-nous au préjugé d'interprétation finaliste que nous désirerions combattre ; peut-être serait-il plus sage de revenir à cette théorie, trop vite abandonnée, qui posa la conscience comme un reflet, un « épiphénomène », et de garder cette attitude jusqu'au jour où une étude plus approfondie de la vie affective, la seule précisément qu'on ne puisse concevoir sans conscience, nous aura éclairé mieux sur le conscient, précisant ses origines, son influence ou son inutilité, déterminant, en un mot, les données d'un problème, qu'actuellement nous ne pouvons qu'imparfaitement poser ainsi qu'en témoignent la multiplicité, l'équivoque métaphysique, les préoccupations morales, et l'insuffisance manifeste des hypothèses récentes.

§

Dans un excellent petit livre, M. V. Cornetz étudie **Un des aspects de l'illusion du joueur d'échecs**, et recherche les causes qui contribuent à fausser l'opinion que le joueur se fait de sa force personnelle, opinion toujours entachée d'une partialité dont